

Braveboy-Wagner, Jacqueline A., *Interpreting the Third World : Politics, Economics, and Social Issues*, New York, Praeger Publishers, 1986, 367 p.

Bertrand Nézeys

Volume 18, numéro 3, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702227ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702227ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nézeys, B. (1987). Compte rendu de [Braveboy-Wagner, Jacqueline A., *Interpreting the Third World : Politics, Economics, and Social Issues*, New York, Praeger Publishers, 1986, 367 p.] *Études internationales*, 18(3), 671–673.  
<https://doi.org/10.7202/702227ar>

Guilhaudis analyse le dernier traité de dénucléarisation: celui du Pacifique sud signé le 6 août 85 à Rarotonga.

Comme on le voit la nouvelle présentation d'ARÈS permet de braquer le projecteur de la recherche sur des dossiers d'actualité brûlante. Au total, ces quatre cents pages d'analyses, de documents, de références constituent un indispensable instrument de travail pour tous ceux qui suivent de près les problèmes de la paix, de la guerre et de la sécurité internationale.

Daniel COLARD

*Faculté de Droit et des Sciences  
économiques et politiques  
Université de Besançon, France*

BRAVEBOY-WAGNER, Jacqueline A., *Interpreting the Third World: Politics, Economics, and Social Issues*, New York, Praeger Publishers, 1986, 367p.

Voilà un ouvrage sur le Tiers-Monde qui essaie de présenter tout le Tiers-Monde, sous ses aspects politiques, militaires, économiques, sociaux etc., ce qui permet à l'auteur d'insister à la fois sur l'unité et la diversité de ces pays, unité qui se manifeste notamment selon l'auteur par l'origine des problèmes eux-mêmes (le colonialisme et le néocolonialisme) et dans les rapports Nord-Sud, diversité dans les niveaux de développement et dans les régimes politiques. Ces deux idées servent de ligne directrice à l'ouvrage, lequel comporte deux parties: 1) les suites du colonialisme, 2) modernisation et développement.

La place accordée au colonialisme et au néocolonialisme dans la première partie laisse croire *a priori* que l'auteur est un partisan sans nuance des thèses les plus extrêmes des « dépendantistes » pour qui le sous-développement a une cause unique: l'impérialisme. Il s'agit là d'une des ambiguïtés de cet ouvrage, par ailleurs riche en descriptions, aussi objectives que possible, de la réalité. D'un côté, tous les problèmes actuels du Tiers-Monde sont considérés comme les suites du colonialisme et du néocolonialisme, ou, tout au moins, envisagés

dans une perspective historique qui accorde à ces deux phénomènes un rôle primordial. En même temps, les conséquences ultimes de ce point de vue sur les possibilités et stratégies de développement sont rejetées en faveur de solutions beaucoup plus réalistes, qui insistent sur le rôle que peuvent jouer les pays capitalistes dans le processus de développement.

Après avoir caractérisé les pays du Tiers-Monde au moyen de deux indices, le PNB par tête et l'Indice Physique de la Qualité de la Vie, calculé lui-même à partir de l'espérance de vie, la mortalité infantile et le taux d'alphabétisation, puis souligné que « la plupart des problèmes de développement auxquels est confronté le Tiers-Monde renvoie aux effets du colonialisme et de la dépendance excessive à l'égard de puissances extérieures » et que « les actions et politiques entreprises par les leaders du Tiers-Monde sont inspirées par la volonté de corriger les distorsions causées par les politiques coloniales » (p. 10), J. Braveboy-Wagner envisage les problèmes politiques. On constate alors comment les pays du Tiers-Monde ont corrigé les idées reçues de l'Occident en les adaptant à leurs besoins. La démocratie occidentale, pluraliste, est ramenée presque partout au système du parti unique. Mais l'auteur ne manque pas de relever, du fait des échecs de ce système en matière de développement, qu'« une saine concurrence entre partis n'empêche pas le processus de développement » (p. 30).

De même avec le socialisme qui, lui aussi, a été « indigénisé », pour employer un de ces termes dont les sciences sociales modernes ont parfois le secret. Le socialisme dont il s'agit est, souligne l'auteur « un de ces concepts « attrappe-tout » qui, le plus souvent, rompt radicalement avec le « socialisme scientifique ».

Enfin, les valeurs les plus authentiques semblent liées à la religion, laquelle s'est souvent combinée au nationalisme dès l'époque de la lutte anticolonialiste et demeure dans de nombreux pays la force essentielle sur laquelle s'appuient des gouvernements réactionnaires (Iran) ou « socialistes » (Libye).

C'est d'ailleurs au nationalisme que sont consacrés les chapitres 3 et 4 du livre. L'auteur considère, là encore, tous les conflits passés et présents, verbaux ou militaires, concernant les rapports des pays du Tiers-Monde avec les pays occidentaux, et les rapports entre eux comme la suite négative du colonialisme. Ce point de vue est quelque peu tronqué. Il ne faut pas oublier non plus que le nationalisme, la prise de conscience pour les populations de constituer une nation, peut être aussi envisagé comme une conséquence positive du colonialisme, certainement non désirée par les puissances coloniales. Le colonialisme envisagé comme choc de civilisations a introduit ou réintroduit, de force, tous les peuples dans l'histoire moderne. Les conflits tribaux sont dépassés et on ne voit guère comment les populations pourraient aujourd'hui, dans cette période post-coloniale, maintenir et développer leur autonomie en dehors d'une construction nationale.

Même chose pour les liens économiques, sociaux, et culturels que le colonialisme a tissés entre les pays d'outre-mer et les métropoles. On peut faire et refaire une fois de plus le procès du colonialisme; mais il faut bien admettre qu'il a apporté avec lui des valeurs universelles qui, en quelque sorte, se sont retournées contre les puissances coloniales, et dont les pays du Tiers-Monde ne pourront pas se défaire sans risque de régresser. On ne peut pas sans contradiction limiter les apports de la « modernité » à la dépendance, à la pauvreté, au chômage, à l'inégalité etc. On ne peut pas reprocher à la fois aux puissances coloniales d'avoir insuffisamment développé l'éducation moderne dans leurs colonies et leur impérialisme culturel, puisque la première est d'une manière ou d'une autre l'instrument du second.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée plus particulièrement aux problèmes du développement proprement dit et, à ce titre, elle est davantage tournée vers les perspectives d'avenir. L'auteur, d'ailleurs, semble préférer le terme « modernisation » à celui de développement. En tout cas, les deux termes sont le plus souvent employés conjointement. L'auteur souligne avec raison que « quels que

soient les vertus et les défauts de la modernisation, le fait est que le processus est inévitable ». On peut certes discuter de l'existence ou non de phases dans le processus et de l'assimilation de la modernisation à l'occidentalisation, il n'empêche que les indicateurs du progrès adoptés même par ceux qui refusent les valeurs occidentales s'inspirent directement des progrès réalisés depuis plus d'un siècle en Occident, à savoir le taux d'alphabétisation, l'espérance de vie, la mortalité infantile, le nombre d'enseignants pour mille habitants etc., sans parler du PNB par tête. C'est dire que la notion de progrès, dès que l'on veut lui donner un contenu un tant soit peu concret, ne semble guère différente pour les pays industriels avancés et les pays sous-développés. On notera que les PVD semblent mieux réussir dans le domaine du progrès social que dans celui de la croissance économique, alors que celle-ci est pourtant réputée plus « facile » que le premier. Les indicateurs sociaux tendent à se rapprocher entre les PVD et les PIA alors que l'écart des PIB par tête demeure encore de 1 à 11. Néanmoins, il y a aussi une certaine ambiguïté à insister sur la persistance de cet écart, tout en regrettant que le ralentissement de la croissance dans les pays développés, depuis plus d'une décennie, ait des effets négatifs sur celle des PVD (p. 182). Si la croissance se fait *pari passu*, l'écart ne peut que se maintenir. En même temps insister sur l'écart sans prendre en compte les chiffres absolus, c'est occulter le fait que malgré tout le PNB par tête est passé de \$132 en 1960 à \$711 en 1980 et que la situation en 1980 est quand même préférable à celle de 1960 pour la plupart des PVD.

Les trois derniers chapitres traitent plus particulièrement des facteurs nationaux et internationaux du développement. C'est plutôt, en réalité, les facteurs de blocage qui sont envisagés et les moyens de les contourner ou de les supprimer. Parmi les facteurs nationaux de blocage, l'auteur examine les facteurs physiques (ressources naturelles), le manque de capital et de technologie, la surpopulation, l'inégalité sociale, la bureaucratie, les dépenses militaires, sans oublier les idéologies. Sur ce dernier point l'auteur insiste sur l'échec de

la stratégie de *self-reliance* qui, en général, a abouti à sacrifier l'efficacité économique à des objectifs beaucoup plus flous et à refuser la modernisation en soi. Si bien que l'on peut dire aujourd'hui que le progrès social dans les PVD ne peut être envisagé indépendamment de la croissance économique. Les deux vont de pair. Les avancées sociales peuvent certes précéder la croissance, mais à la condition qu'elles ne la bloquent pas, c'est-à-dire à condition qu'elles soient orientées vers la croissance.

Quant aux facteurs internationaux du développement, leur présentation s'articule autour de la théorie de la dépendance. L'auteur en fait une analyse positive en insistant sur les conséquences réelles de l'idéologie dépendantiste pour les relations internationales: remise en cause des règles du libre-échange et de la structure du commerce international. Sur ces questions, ainsi que sur les firmes multinationales et l'aide internationale, l'auteur essaie d'envisager les problèmes posés et les réponses envisagées et mises en oeuvre par les gouvernements des pays du Tiers-Monde, coopération régionale, « *collective self-reliance* », cartélisation, réglementation des investissements directs etc., en examinant à chaque fois le pour et le contre.

Au total, il s'agit là d'une introduction très bien documentée sur le Tiers-Monde qui ne se contente pas d'une approche économique. La politique y tient une part essentielle. Et l'on constate avec l'auteur que les pays du Tiers-Monde font preuve dans ce domaine d'une vitalité peu commune. La volonté de l'auteur d'envisager tous les problèmes donne parfois l'impression d'un survol, mais comment pourrait-il en être autrement? Néanmoins, il parvient en général à introduire les nuances nécessaires, destinées à faire prendre conscience au lecteur que les problèmes sont quand même plus complexes que ne voudraient les présenter certaines théories du sous-développement. Si l'auteur semble parfois accepter telles quelles les thèses les plus extrêmes des dépendantistes sur l'impérialisme, c'est en définitive le scepticisme à leur égard qui l'emporte, scepticisme alimenté par les conséquences qu'a pu engendrer l'appli-

cation de ces théories à la stratégie de développement de tel ou tel pays. Le scepticisme qui progresse au long des chapitres démontre que dans ce domaine, les thèses tiers-mondistes sont progressivement battues en brèche et que nous sommes aujourd'hui arrivés à un point de rupture. Car, si le rôle tout-puissant de l'État est remis en cause, ceci implique nécessairement qu'il faut redonner aux marchés et à l'initiative individuelle la place qu'elle avait perdue, ou plutôt qu'elle n'avait jamais eue dans ces pays.

Bertrand NÉZEYS

*U.E.R. d'Analyse et de Politique économiques*  
Université de Paris I

LATOUCHE, Serge, *Faut-il refuser le développement? Essai sur l'anti-économique du Tiers-Monde*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Économie en liberté », 1986, 216p.

Pour mieux saisir la pertinence de la réponse fournie par l'auteur à la question que soulève le titre, il serait sûrement utile d'avoir lu un de ses ouvrages précédents *Critique de l'impérialisme*. Mais ce n'est pas indispensable. Ses nombreux rappels permettent de très bien saisir ce que vient faire l'impérialisme pour démontrer ce que représentent, pour lui, les concepts de développement ou de sous-développement. Le lecteur peut se sentir un peu dérouté au départ par la forme adoptée afin d'étayer une argumentation s'appuyant sur l'analyse des contre-arguments à l'aide de nombreuses subdivisions. Mais nul n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre à quelle enseigne se loge un auteur qui n'a de cesse de renvoyer dos à dos les économistes traditionnels (néo-classiques) et leurs opposants, non moins traditionnels, d'obédience marxiste.

Une image utilisée en fin de volume permet de bien illustrer le point de vue développé dans cet ouvrage. Elle se rapporte à un individu, baignant dans son sang et implorant son agresseur d'aller chercher du secours. Une fois n'est pas coutume, le brigand compatis-